

LA FEMME DETECTIVE

GRAND ROMAN DRAMATIQUE

TROISIEME PARTIE

LE FILS

—Que Dieu soit béni ! s'écria le magistrat. Mais surtout pas d'imprudences !

—Oh ! soyez tranquille, père... Le comte veille sur moi, et j'obéis au comte...

* *

Le lendemain samedi, un peu après midi, les élèves de Mme Dubief quittaient le réfectoire, avec des cris joyeux et se disposaient à aller prendre dans le jardin la récréation bruyante et turbulente qui suit chaque repas.

Mme Dubief, entourée de ses sous-maîtresses, regardait défilier les pensionnaires, grandes et petites, qui toutes lui faisaient en passant une de ces belles révérences classiques dont les couvents et les pensionnats gardent le secret, et qu'il faut se hâter d'oublier en entrant dans le monde.

Simone, à deux pas du groupe, attendait Mme Dubief qui avait quelques ordres à lui donner.

Lorsque le défilé fut fini, elle s'approcha de la directrice.

—Vous avez à me parler, madame ?... lui demanda-t-elle.

—Oui, mon enfant... D'abord j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre...

—Une bonne nouvelle !... s'écria Simone. Il s'agit de ma protectrice, n'est-ce pas, madame ?

—Précisément... J'ai reçu une lettre de M. Bressolles... Il m'apprend que Marie va beaucoup mieux. Il ajoute qu'elle est au moment de se marier...

—Se marier... répéta Simone, avec une stupeur manifeste.

—Sans doute... On croirait que cela vous surprend...

—C'est qu'en effet cela me surprend beaucoup, madame... murmura la jeune fille.

—Pourquoi donc ?

—Parce que, lorsque j'ai vu Mlle Marie, il y a quelques jours, elle était bien souffrante et même bien malade.

—En quelques jours, mon enfant, la science médicale obtient souvent de grands résultats. Vous en jugerez d'ailleurs par vos propres yeux... M. Bressolles me dit que Marie désire vous voir et me charge de vous en faire part... Je vous laisse donc la libre disposition de votre journée de demain tout entière.

—Merci, madame...

Simone reçut ensuite différentes instructions de Mme Dubief relatives au service de la lingerie, et regagna son second étage.

—Qu'est-ce que cela signifie ? se demandait-elle. Il est question du mariage de Mlle Bressolles avec un autre que M. Albert de Gibray, car la lettre du comte Yvan Smoiloff, arrivée hier soir, me prouve jusqu'à l'évidence qu'il ne s'agit point de M. Albert... Pauvres enfants, ce serait leur mort à tous les deux ! Demain arrivera vite, et demain je saurai ce qui se passe.

A la minute précise où Simone s'éloignait de Mme Dubief, un coup de cloche retentissait à la porte de la rue.

La femme du concierge, seule en ce moment dans la loge, se trouva en face de deux hommes qui la saluèrent avec politesse.

—Que désirez-vous, messieurs ? leur demanda-t-elle.

—Parler à madame la directrice de ce pensionnat... répondit l'un des visiteurs.

Tous deux étaient des gens ayant dépassé la cinquantaine, décemment et proprement vêtus mais sans la moindre élégance, chapeaux hors d'âge et souliers lacés, portant sous le bras des serviettes d'avocat bourrées de papiers ; bref, sentant d'une lieue l'employé, ce type dont l'empreinte indélébile est si facilement reconnaissable.

—Entrez, messieurs... répliqua la femme du concierge. Je vais prévenir Mme Dubief qu'on désire la voir... Veuillez m'attendre un instant, je reviendrai dans deux minutes...

XXXVII

La concierge courut trouver Mme Dubief.

Celle-ci était toujours à la même place, surveillant de loin les élèves et les sous-maîtresses.

—Que voulez-vous, Justine ? demanda-t-elle.

—Madame, il y a deux personnes qui désirent vous parler.

—Deux dames ?

—Non, deux messieurs...

—Conduisez-les dans mon cabinet... J'y vais...

Peu d'instants après les visiteurs étaient introduits près de l'institutrice.

—Pardonnez-nous, madame, de vous déranger... fit l'un d'eux avec un sourire jovial, nous réclamons toute votre indulgence, car notre ministère nous condamne à l'importunité.

—De quoi s'agit-il donc, messieurs ?...

—D'une chose bien simple, madame... On procède en ce moment dans les différents quartiers de Paris, au recensement général des portes et fenêtres... Ce recensement achevé, on établira une nouvelle répartition qui dégrèvera au moins d'un cinquième les propriétaires, et par contre les locataires eux-mêmes.

—Mais c'est là une mesure extrêmement libérale ! s'écria Mme Dubief.

—Assurément, madame... En conséquence, nous venons solliciter de vous l'autorisation de remplir notre mandat, et vous prier de vouloir bien nous faire conduire dans chaque pièce de cette maison...

—Je suis à votre disposition, messieurs, et je vais vous accompagner moi-même...

—Trop aimable, madame ! Trop aimable, en vérité !

Les deux hommes ouvrirent leurs serviettes d'avocat, en tirèrent des papiers, des plumes, des encriers portatifs, puis celui qui avait déjà pris la parole ajouta en s'inclinant :

—Nous allons procéder par ordre... Puisque nous nous trouvons ici, commençons ici...

—Cette pièce, la première du rez-de-chaussée, est mon cabinet de travail, fit Mme Dubief.

—Mon cher Billotet, dit l'employé à son compagnon qui n'avait point encore desserré les dents, veuillez constater le nombre des ouvertures... j'écirai sous votre dictée...

Billotet, puisque c'est ainsi que le nommait son collègue, fit entendre une voix nasillarde :

—Rez-de-chaussée... cabinet de travail... fenêtre sur le jardin... porte à deux vantaux et porte pleine... Communiquant ?

—A une anti-chambre, répondit l'institutrice.

L'employé muni de sa plume avait écrit sur un papier réglé et dévisé en colonnes ce que venait de dicter Billotet.

Du cabinet on passa dans l'anti-chambre, et de pièce en pièce on parcourut tout le rez-de-chaussée.

Mme Dubief conduisit ensuite les recenseurs au premier étage.

Tout en inscrivant les portes et fenêtres annoncées par Billotet, le scribe questionnait, en manière de conversation l'institutrice sur l'emploi de telle ou telle pièce.

Comme il ne se départait point d'une politesse obséquieuse Mme Dubief, quoique le jugeant un peu curieux, lui répondait avec bonhomie.

Du premier étage où se trouvait l'appartement particulier de la maîtresse de pension, les chambres des sous-maîtresses, et d'autres pièces affectées à différents services, on monta au second étage.

Les dortoirs l'occupaient presque en entier.

Simone et les ouvrières sous ses ordres y faisaient leur besogne habituelle du samedi, besogne consistant à placer sur le pied de chaque lit le linge et les vêtements que les élèves devaient revêtir le dimanche matin.

—Ah ! Simone, dit Mme Dubief à la jeune fille qui passait à côté d'elle, j'ai oublié de vous dire que Mlle Perrier quitte la maison. Son père vient la chercher demain. Rassemblez ses effets.

—Bien, madame ; tout sera prêt...

En entendant prononcer le nom de Simone, les deux employés restèrent impassibles en apparence, mais leurs narines palpitèrent et une lueur fugitive s'alluma sous leurs paupières.

Ils examinèrent avec attention la jeune lingère à qui parlait Mme Dubief et, cet examen achevé, ils échangèrent un regard.

Le recensement continua.

Le troisième étage se composait d'un dortoir supplémentaire, des lingerie, des gardes-robes, et de plusieurs petites pièces servant de logements aux ouvrières et aux servantes.

Ces pièces furent visitées successivement.

L'une d'elles était meublée d'une façon bien simple, mais presque coquette, et tenue avec un soin de ménagère flamande.

—Joli petit réduit ! fit Billotet, en nasillant toujours. La personne qui loge ici mérite assurément un prix d'ordre et de propreté.

—Qualités de vieille fille, sans doute... dit le scribe en souriant.

—Ma lingère est jeune, monsieur, et très jolie... Vous l'avez vue tout à l'heure... C'est Simone à qui j'ai parlé dans le grand dortoir...

Billotet, tandis que son collègue causait avec l'institutrice, regardait à droite et à gauche, comme s'il avait été chargé d'inventorier les meubles.

Tout à coup il tressaillit en apercevant sur la commode une lettre ouverte.

Il s'en approcha.

Cette lettre ne contenait que quelques lignes. Un rapide coup d'œil lui suffit pour les lire.

Brusquement il se retourna et s'assit presque sur le bord de la commode en croisant ses mains derrière son dos.

—Qu'avons-nous ici ? demanda le scribe.

—Une fenêtre et une porte seulement...

—Passons alors à une autre pièce...

Le scribe sortit.

Mme Dubief et Billotet le suivirent.

La lettre n'était plus sur la commode.

L'institutrice tira la porte de Simone derrière elle.

—Vous n'ôtez pas cette clef, madame ? demanda Billotet.

Oh ! non, monsieur... pas plus celle-ci que les autres... Dans ma maison les clefs restent toujours aux serrures. Je n'emploie que des gens d'une moralité certaine.

Le recensement se poursuivait avec rapidité et s'acheva très vite. Les employés semblaient maintenant avoir hâte d'en finir.

Ils redescendirent en accablant Mme Dubief de protestations formulées en si bons termes que l'institutrice voulut les reconduire jusqu'à la porte de la rue.

Au lieu de franchir le seuil de la maison voisine pour y continuer le travail qu'ils venaient d'exécuter dans l'intérieur du pensionnat avec un si grand zèle,